

Jean-Philippe
Arrou-Vignod

L'HEURE MAGIQUE



GALLIMARD JEUNESSE

jeudi 9 avril 2020 / n° 01
offert en période de confinement



**e temps de regonfler les pneus,
de vérifier les freins et de remplir
nos gourdes au robinet**

de la cuisine, nous voilà prêts à filer.

**- Mais vous venez juste d'arriver,
proteste notre grand-mère.**

Si vous attendiez demain ?

Mais on a déjà sauté sur nos bécanes.

**- Pas question de rater l'heure
magique, Mamie !**



– Pierrot, t'es prêt ?

– J'arrive.

– Grouille, sinon j'y vais sans toi !

À chaque début de vacances, c'est la même chose : Papi nous a tout juste ramenés de la gare qu'on claque une bise rapide à Mamie, on grimpe quatre à quatre déposer nos affaires dans les chambres et on ressort illico. Direction, le petit hangar au fond de la cour. La porte est toujours aussi difficile à tirer. À l'intérieur, ça sent la sciure et l'huile de tracteur.

C'est là que Papi entrepose tout son petit bazar : bouteilles vides, outils, parasols, meubles de jardin. Les vélos sont toujours là, suspendus à un râtelier. Juste un peu plus rouillés et plus poussiéreux qu'aux dernières vacances.

– Un peu d'huile de coude et ils seront comme neufs, prétend Papi en nous aidant à les sortir dans la cour.

Le temps de regonfler les pneus, de vérifier les freins et de remplir nos gourdes au robinet de la cuisine, nous voilà prêts à filer.

– Mais vous venez juste d'arriver, proteste notre grand-mère. Si vous attendiez demain ?

Mais on a déjà sauté sur nos bécanes.

– Pas question de rater l'heure magique, Mamie ! On file ! À plus tard !

C'est Papi qui nous a fait découvrir l'heure magique. Lui qui nous a montré l'endroit. Lui aussi qui nous a fait promettre de le garder secret.

Au début, il nous emmenait dans sa 4L. Mais maintenant qu'on est assez grands, il nous laisse y aller seuls, Lisa et moi.

Il faut compter une bonne demi-heure à vélo. À la sortie du village, on grimpe jusqu'au plateau par un petit raidillon qui vous casse bien les jambes, puis c'est la route forestière, toute plate et toute droite.

Comme sa selle est trop haute pour elle, Lisa doit pédaler tout le chemin en danseuse. Même si elle n'a que huit ans et des mollets épais comme des brindilles, c'est elle qui va devant et je dois tirer la langue pour la suivre.

– Eh ! ralentis un peu ! On est super en avance.

– Je veux pas les rater, Pierrot.

– Moi non plus, qu'est-ce que tu crois ?

– Et si elles ne venaient pas ?

C'est la fin de l'après-midi. Pas un chat sur la route. On n'entend que le chant des oiseaux et l'air qui nous siffle aux oreilles. J'ai eu beau rincer dix fois ma gourde, elle a un goût de boîte de conserve et je m'amuse à lâcher le guidon pour boire en roulant comme un vrai coureur cycliste.

Après le voyage en train, c'est comme si les vacances commençaient juste maintenant.

L'ombre gagne peu à peu la route. Le soleil est passé derrière la forêt, il descend vite. Quand on reviendra, il fera presque nuit et c'est moi qui prendrai la tête. Mon vélo est le seul à avoir une lumière.

– T'es sûr que c'est là qu'on tourne ? s'inquiète Lisa.
On l'a pas raté ?

Il y a tant de départs de sentiers qu'il ne faut pas se tromper. Je lui montre le repère : une vieille borne kilométrique à moitié effacée.

À partir de là, on quitte la route. On cache les vélos dans un fossé et on s'enfonce à pied entre les pins, aussi silencieux que des éclaireurs sioux.

À mesure qu'on avance, la forêt se fait de plus en plus dense, de plus en plus noire. Brusquement, tout se dégage et la clairière surgit, large comme un cratère, un grand pré en pente d'un vert si lumineux qu'il nous fait cligner des yeux.

– Elles sont là ? chuchote Lisa.

Je lui fais signe de la fermer. Elle veut tout faire rater ou quoi ? On reste un moment accroupis, le cœur battant, avant de se glisser l'un après l'autre jusqu'au mirador.

Il est encore plus déglingué que l'an dernier. L'échelle pour y monter n'a plus qu'un barreau sur deux et tellement abîmé qu'il faut faire attention où on met le pied pour ne pas passer à travers. Un ancien affût de chasse, nous a expliqué Papi.

Par l'étroite ouverture ménagée entre les rondins, on a une vue parfaite sur la clairière.

Déjà, Lisa a sorti les jumelles de Papi et balaie le paysage en tout sens.

– Tu vois quelque chose ?

Elle finit par me tendre les jumelles avec brusquerie, avant de s'affaler dans un coin de la cabane et d'entamer en bougonnant un sachet de réglisse.

– Elles viendront pas, je te parie.

– T'as aucune patience. C'est pas encore l'heure magique, d'abord.

Elle hausse les épaules, sort un cahier sur lequel elle se met à griffonner, se désintéressant complètement de la situation.

– Qu'est-ce que tu écris ?

– Les chants des oiseaux qu'on entend. Pour que Papi me dise leur nom.

– T'es malade ? Comment on peut écrire des chants d'oiseaux ?

– J'ai inventé un code.

Je préfère hausser les épaules. Elle m'énerve quand elle est comme ça. Je règle les jumelles et scrute longuement le paysage, sans autre résultat qu'un début de mal au cœur, comme quand on regarde un film dont l'image bouge dans tous les sens.

« Vous savez ce qui fait tout le prix de l'heure magique, les enfants ? dit Papi à chaque fois qu'on

rentre bredouilles. C'est qu'on ne sait jamais si ça va se produire ou pas. »

La clairière est presque entièrement dans l'ombre maintenant. Toujours rien. Plus le temps passe, plus je me fais à l'idée qu'on est venus pour des prunes.

– Qu'est-ce que je t'avais dit, grogne Lisa. J'ai froid. On rentre ?

C'est alors que je les vois. Que je les devine, plutôt, à l'autre bout du pré.

Elles se tiennent à la lisière du bois. Deux biches, bientôt rejointes par une troisième, qui semblent hésiter à quitter la protection de la forêt. Puis la première se décide et s'avance prudemment à découvert, humant le vent, les oreilles dressées.

Lisa m'a arraché les jumelles et étouffe des cris suraigus.

– Je te l'avais dit : j'étais sûre qu'on en verrait plein !

Elles sont peut-être une dizaine. Difficile de les compter de loin. Par moments, toute la harde s'immobilise, sur le qui-vive, comme si elles avaient flairé le même danger au même instant, avant de se remettre à brouter paisiblement.

Les plus jeunes traînent derrière. Tout à coup, comme s'ils avaient marché sur un pétard, ils font un bond, caracolent en pleine lumière puis retournent peureusement rejoindre les autres.

On doit être à peine à une centaine de mètres, bien dissimulés dans notre affût. On a beau ne plus respirer ni bouger un orteil, elles jettent de fréquents coups d'œil vers nous et restent à distance.

Je ne peux m'empêcher de penser aux chasseurs qui occupent le mirador quand la saison est ouverte. Comment peuvent-ils tirer sur des créatures aussi gracieuses ?

Soudain, Lisa me broie le coude et me montre quelque chose.

Un petit faon est resté à l'écart. Il ne doit pas être bien vieux car il s'emmêle les pattes en marchant. Personne ne semble faire attention à lui, comme s'il était perdu ou abandonné.

Mais une biche pas bien grande elle non plus, sans doute sa mère, surgit bientôt dans son dos, le poussant du museau pour le remettre debout. Puis, elle devant, lui trottinant fièrement derrière, ils reviennent se mêler au reste de la harde.

Lisa me lâche le bras avec un soupir.

– Dommage.

– Qu'il ait retrouvé sa mère ?

– Bien sûr que non. Mais je l'aurais bien amené à la maison pour m'en occuper.

Il fait si sombre maintenant qu'on a du mal à distinguer quelque chose. Le temps qu'elle me rende les jumelles, l'heure magique est passée : la harde entière

a disparu, aussi soudainement qu'elle était apparue, comme une image de rêve.

On rentre en silence dans la nuit sur nos vélos grinçants, moi devant, Lisa derrière. Le chemin semble plus long qu'à l'aller, peut-être parce qu'on a le cœur tout chamboulé et une faim de loup, je ne sais pas.

– Pierrot ?

– Quoi ?

– Tu pédales trop vite.

Mamie a dû laisser le dîner sur le feu. Elle nous fait toujours quelque chose de bon pour le premier soir, et je suis sûr qu'elle doit surveiller la route, en ce moment, depuis la fenêtre de la cuisine.

– Pierrot ?

– Quoi encore ?

– Demain, t'emporteras ton portable ?

– Pour quoi faire ?

– Des photos. À l'école, elles me croient pas quand je leur parle de l'heure magique.

– Et alors ?

– J'aime pas passer pour une menteuse.

– Laisse tomber et pédale, je grogne.

La vérité, c'est que mes copains me prendront aussi pour un mytho quand je leur raconterai, au retour des vacances.

Mais qu'est-ce que ça peut faire ? C'est pour ça qu'on l'appelle l'heure magique, parce qu'on est libre d'y croire ou pas, non ?

Jean-Philippe Arrou-Vignod est né à Bordeaux. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé de lettres modernes, il s'est longtemps partagé entre l'enseignement et l'écriture. Il est l'auteur de nombreux romans, tant pour les adultes que pour la jeunesse, parmi lesquels la série « Enquête au collègue », les « Histoires des Jean-Quelque-chose » ou les albums de « Rita et Machin ». Il est aussi directeur de collection chez Gallimard Jeunesse.



**Pendant le confinement,
nous vous livrons tous les deux jours
une histoire courte, inédite et gratuite.
Montez dans **La Biblimobile**
et roulez jeunesse !**

Des histoires pour les **8-12 ans** à recevoir par e-mail
ou à télécharger en allant sur le site
labiblimobile.gallimard-jeunesse.fr

CETTE ÉDITION ÉLECTRONIQUE DE L'HEURE MAGIQUE,
DE JEAN-PHILIPPE ARROU-VIGNOD,
A ÉTÉ RÉALISÉE EN CONFINEMENT LE 7 AVRIL 2020,
PAR LES ÉDITIONS GALLIMARD JEUNESSE.

DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2020, © GALLIMARD JEUNESSE, 2020
GALLIMARD JEUNESSE - 5, RUE GASTON-GALLIMARD 75007 PARIS - GALLIMARD-JEUNESSE.FR

Jean-Philippe
Arrou-Vignod

L'HEURE MAGIQUE

LE LIVRE
MOBILE
GALLIMARD JEUNESSE

jeudi 9 avril 2020 / n° 01
offert en période de confinement

L'Heure magique Jean-Philippe Arrou-Vignod

Cette édition électronique du livre
L'Heure magique de Jean-Philippe Arrou-Vignod
a été réalisée le 09 avril 2020
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
ISBN : 9782075149112